

Logique du vague, logique du général : le singulier
Canet, le 07 06 2010

M. B. : Nous sommes le lundi 7 juin 2010, ah...

Public : (brouhaha)

M. B. : Ça devient difficile là, quand il y en a qui...

Public : Pardon...

M. B. : On constatait avec quelques uns, qu'habituellement il y a des moments où, très généralement, quand un groupe se réunit comme ça, même si personne n'intervient, il y a un moment de silence. Je disais que ce devait être lié à un phénomène nommé « la loi des séries », je ne sais pas si vous connaissez. La meilleure, et la moins évidente façon de la définir, c'est de dire que la probabilité pour que des événements suivent exactement la loi de probabilité est nulle, que, par exemple si vous jouez à pile ou face, la probabilité pour tirer indéfiniment la succession pile puis face etc. est nulle. C'est pour ça qu'il y a des embouteillages sur les autoroutes, des bouchons ! La répartition statistique sur une portion donnée de la voie n'est jamais réellement uniforme, les voitures vont par paquets, et font un bouchon. Il en va de même pour un groupe : à un moment donné il y a un « paquet » de silence qui s'installe par hasard, enfin suivant la loi des séries, et ce silence tout à coup s'impose. C'est là qu'il faut en profiter et commencer le speech, sinon il faut attendre le prochain et parfois c'est long ! C'est comme sur les autoroutes bouchonnées, vous n'avez pas toujours des bouchons, il y a des endroits où ça roule serré mais sans bouchon, voilà, loi des séries. Avoir pu établir que la probabilité pour que les événements suivent exactement la loi de probabilité est nulle, ça fait partie des choses qui font croire en l'humanité.

Cela dit, aujourd'hui après la parenthèse de la dernière fois, — je ne sais pas ce que vous en avez pensé mais je crois avoir trouvé un truc un petit peu nouveau, mais j'en reparlerai à l'occasion —, je voudrais continuer sur ce que j'avais dit il y a quinze jours. Je me suis fait engueuler par Laurence, qui ne vient plus mais écoute l'enregistrement. Elle me demande avant de prendre l'enregistrement sur son ordinateur si c'était mauvais ou excellent. Ce n'est jamais ni mauvais ni excellent ! C'est comme ça vient ! Là elle m'a dit que, vraiment, on ne comprenait rien à ce que je racontais sur le général, que jusque là elle avait les idées claires et que maintenant elle ne les a plus... Je trouve ça plutôt bien, parce que les idées claires c'est parfois dangereux, enfin il faut faire gaffe parce qu'on a l'impression de comprendre alors qu'on ne comprend rien, on est complètement à côté de tout. Du coup j'étais plutôt pas mécontent.

Alors je vous rappelle brièvement la chose. Je vais vous le faire un peu didactique, ce n'est pas trop mon style, mais enfin... Vous savez qu'il y a trois grands principes qui dominent la logique, vous les connaissez tous les trois, le premier, c'est fondamental, on a l'impression que sans ça on ne pourrait rien faire, ce qui n'est pas faux, c'est le Principe d'identité, qui est très simple, c'est de dire que « A est A ». On pourrait considérer que c'est très clair, que c'est évident, et c'est un peu le problème ! Les principes ont l'air évidents comme ça, méfiez-vous ! Le deuxième principe, c'est le Principe du tiers exclu, c'est celui que j'ai exposé il y a quinze jours, le principe du tiers exclu étant, je vous le rappelle, le fait qu'étant donné un prédicat ou qualité quelconque A, c'est le nom de la qualité, vous y mettez dessous tout ce que vous voulez, et étant donné un objet logique quelconque, ou bien je prédique A ou bien je lui prédique non-A, la manière dont vous l'attribuez, les raisons pour lesquelles vous l'attribuez ne nous intéressent pas. Ça va ? Toute chose est soit A soit non-A, c'est toute chose, toute chose est soit A soit non-A, chaque chose du « tout ». Le troisième principe est dit Principe de contradiction, — on devrait l'appeler le principe de non-contradiction mais on l'appelle le principe de contradiction, c'est comme ça —, qui nous dit que rien ne peut être à la fois A et non-A, par exemple pour reprendre les choses sur l'alcool, personne n'est à la fois

saoul et à jeun. Ça va ? C'est sur ces trois principes que repose toute la logique, ce sont des postulats de base de la logique classique. Que se passe-t-il si on omet l'un des principes ? C'est la question posée. La dernière fois je demandais comment peut-on considérer les objets qui n'obéissent pas au principe du tiers exclu ? Si vous souvenez, je vous avais d'abord dit essayez d'abord de voir ces objets comme des propositions, est-ce qu'une proposition obéit au principe du tiers exclu ou pas, et je vous avais fait remarquer qu'en fait là on touchait à quelque chose d'un autre niveau, c'était le niveau de ce qu'on appelle les propositions universelles, dont vous avez peut-être entendu parler. Certes il faudrait que je vous reprenne tout ça, mais vous savez que vous avez un très bon livre là dessus, qu'on s'est donné du mal à faire avec Janice Deledalle : on y a traduit toutes les entrées logiques de Peirce dans le grand dictionnaire Baldwin de 1900 ! C'est rude à lire, mais vous y trouverez des lueurs sur tout ça. D'ailleurs un de ces jours il faudrait que je vous fasse un truc sur le quadrant de Peirce, dont Lacan a fait grand cas, mais aujourd'hui je vais me contenter de vous parler tout d'abord du général, vous en reparler, et pour cela je vais directement à la conclusion, ce sera plus simple. Nous avons vu que les concepts étaient par nature généraux, car pour eux, de certains prédicats on ne peut dire si le concept en question les possède ou pas. Par exemple dans la phrase célèbre « tout homme est mortel » il n'y a pas lieu de répondre à la question du sexe de « l'homme » en question, ni de la couleur éventuelle de sa peau, et bien d'autres choses, d'autres prédicats, encore. Y a-t-il d'autres « objets logiques » qui s'évadent du principe du tiers exclu ? Nous n'avons pas répondu à cette question très générale, mais disons que nous en avons un bon morceau avec les concepts. Par ailleurs je vous avais fait remarquer que les concepts ne devaient pas être vus comme des ensembles totalisants, ce ne sont pas des ensembles à proprement parler, pour une raison simple, c'est qu'on ne peut, en général, ni les donner en extension, c'est-à-dire en citer tous les membres, ni en intention, le niveau de précision de leur définition étant insuffisant. Ce qui gît sous la question du général, c'est le fait qu'on ne peut pas dire « tout » de façon suffisamment informée, sauf peut-être lorsqu'on a affaire à quelque chose propre à être un ensemble (les « patates » de votre enfance !). Toutefois, si je dis « tout homme est mortel », voilà ce que j'entends par là avec Peirce. Si je prends un objet du monde, quel qu'il soit, et si cet objet est un homme, alors cet objet est mortel, et c'est très précisément ce que signifie « tout homme est mortel ». Ça ne signifie pas que je totalise les hommes et que je les vois crever, depuis Sirius ! Si je peux dire de quelque chose que c'est un homme alors cette même chose est mortelle. Voilà, j'ai résumé très brièvement ce à quoi nous étions arrivés, à peu près. Je ne sais pas si ça va calmer Laurence, si ça vous permet d'avoir une idée un peu plus claire de ce dont on parlait ? J'avais opposé les concepts aux objets existentiels, un objet existentiel étant un objet qui a de l'existence c'est-à-dire qu'on peut décider, pour chaque prédicat qui va se proposer, dire s'il peut en être affecté ou non.

Mais aujourd'hui je vous présenterai un autre monde, non sans finir momentanément avec ça. Le 'parler général' nous est obligatoire, au sens où nous ne pouvons pas parler sans concepts ou conceptions. Ce que nous pouvons remarquer, c'est le fait que par sa généralité même il doit admettre qu'il y a un certain nombre de points de vue, points de vue représentés par les prédicats 'au tiers non-exclu', qui ne pourront pas être abordés. Or, quand vous parlez à l'aide d'un concept, certaines des propriétés des objets qui tombent sous ce concept ne seront pas totalement déterminées. C'est clair, ça ? Si l'espérance de vie a un sens pour quelqu'un âgé de 20 ans, couvert par le concept de l'homme au sens de « tout homme est mortel », elle sera de 61,5 ans et il pourra se projeter (sans doute de façon quelque peu inconsidérée compte tenu de la signification des statistiques) dans ce futur-là. Pourtant s'il est un mâle, il lui faudra en rabattre de 3 ans ! Toute généralité sur « l'homme » met hors champ le sexe ! C'est assez intéressant ça. En particulier, pour éviter de se confronter au sexe il suffira de parler généralement de l'homme et vous êtes tranquille, jamais vous n'aborderez la question

sexuelle. Pour tout dire, l'usage immodéré de généraux permet de faire des impasses sur des caractères essentiels. Je pourrais vous en dire un petit peu plus, mais comme j'avais consacré l'avant-dernière séance à ça, je m'arrête là.

Alors je continue ce petit jeu logique, un jeu logique qui s'avère avoir des conséquences pratiques, comme toujours. J'ai souvent fait remarquer que l'arme de la logique est une arme redoutable, parce qu'avec elle on peut arriver à toucher des choses qu'on ne peut pas toucher autrement, il suffit de faire bouger une structure. Je cite souvent ce séminaire avec René Thom dans mon jeune âge, — je raconte même qu'on avait dormi ensemble, qu'il ronflait —, un séminaire sur les variétés différentiables. À un moment donné il dessine une patate au tableau, avec une sorte de point bizarre, il y inscrit une flèche, énonce qu'il faut forger sur cette variété une fonction qui la fasse crier en ce point-là. C'était très clair, tout le monde était très content de ça, et on trouvait que c'était astucieux ! Vous voyez à quoi sert la logique, ça sert à des choses comme ça, à pouvoir à un moment donné poser des problèmes aux conséquences tout à fait fondamentales, parce que là il pouvait traiter aussi bien les trous noirs que tout ce que vous voulez, c'est énorme. Je disais souvent aux étudiants, en faisant un petit exercice d'algèbre, une ligne au tableau, « vous voyez, là, sur cette ligne, nous venons de résoudre un petit problème de logique de rien du tout, mais aussi des tas de problèmes de physique ». La logique topologique, par exemple, est essentielle pour concevoir un univers qui n'a rien à voir avec l'intuition. Je reprends le petit jeu logique qui consiste cette fois-ci à affaiblir la logique du côté, cette fois-ci, du principe de contradiction, autrement dit nous ne serons plus dans une logique où il serait vrai que rien n'est à la fois A et non A. Alors on peut s'intéresser au fait de savoir quelles sont les choses intéressantes qui peuvent être à la fois A et non A. Reprenons nos histoires sur l'alcool. Quelqu'un vient de faire un sevrage, autrement dit pendant un certain temps, qu'on ne précise pas, il va être à jeun. Mais cette même personne peut aussi être saoule, puisqu'elle était soignée pour alcoolisme. Autrement dit, si je prends maintenant cette personne d'un certain point de vue, elle est à la fois saoule et à jeun, c'est un autre statut que celui de la personne que nous avons maintenant sous les yeux de l'esprit. Tout à l'heure nous avons, dans la dimension existentielle, quelqu'un tombant sous le concept d'homme : la question de savoir si elle était saoule ou pas n'avait pas de sens. Maintenant nous sommes dans un autre univers puisque ce qui a l'air d'être cette même personne, cette fois-ci peut être à la fois saoule et à jeun.

Public : (inaudible)

M. B. : Si je considère la personne, la personne alcoolique, si j'introduis le temps, je vais dire que de temps en temps elle est saoule et que de temps en temps elle est à jeun, mais cette personne en elle-même est susceptible de recevoir à la fois le prédicat 'est saoule' et le prédicat 'est à jeun', à condition de ne plus s'intéresser à la condition du temps.

Public : D'accord.

M. B. : Si je prends la personne un peu hors temps, eh bien, à ce moment là le principe de contradiction n'agit plus sur elle. Vous voyez que ça permet de penser cette personne comme hors de la temporalité, or c'est quelque chose qui est pensable, si je vous le dis, c'est que c'est pensable, même si ce sont des conneries des conneries, mais ce qui est intéressant c'est de se dire qu'on fait apparaître une nouvelle condition humaine, la condition de l'homme en tant qu'il peut recevoir des prédicats contraires, autrement dit un homme dé-temporalisé. Ça va ? Vu du côté du temps, pour contribuer un peu aux élaborations de Jena Oury sur le hors temps, on voit bien que là on est absolument dans le hors temps, c'est-à-dire dans un espace, si je puis dire, où le temps ne compte pas. Quand quelqu'un vient nous parler, on peut l'écouter de différentes manières, on peut s'y intéresser au sens habituel, existentiel, on a un discours, et le sujet paraît évident, c'est la personne qui est là en face qui est le sujet ; mais on peut considérer que la personne qui parle et ce dont elle nous parle ou ce dont elle aimerait nous parler, parle à — Peirce avait trouvé ça —, un sujet futur. Eh bien, si on les prend comme une

seule et même personne, on rentre dans une autre conception de l'humain. Lorsque par exemple Freud parle de l'inconscient, l'inconscient étant quelque chose qui est toujours là, toujours actif, mais qu'on ne voit jamais, on ne le voit que par les formations dans la conscience ou dans l'acte qu'il provoque, donc c'est une pure hypothèse, on fait l'hypothèse qu'il y a un inconscient, ce qui nous permet de rassembler tout un tas de faits d'une façon sensée, qui aura agi d'une certaine manière. Peut-on interroger son statut logique ? Nous pouvons dire ici, après Freud, qu'il est susceptible de recevoir des contraires. C'était 'le même' inconscient quand le type était saoul et quand le type était sobre, enfin sobre, non, ça c'est anglais, quand le type était à jeun, c'est le même inconscient, on le postule, puisque c'est une hypothèse on fait ce qu'on veut, et pourtant ce même inconscient était quelque chose qui déterminait aussi bien le 'saoul' que le 'à jeun', ce qui veut dire que d'une certaine façon cet inconscient-là, lui, n'est pas sujet au principe de contradiction, les contraires coexistent en lui. Et d'ailleurs si vous lisez bien Freud il le dit, il dit que l'inconscient ne connaît pas la contradiction, les contraires y cohabitent sans problème, et d'ailleurs, comme vous pouvez le remarquer, il dit aussi que l'inconscient ne connaît pas le temps, eh pardi, tiens ! Ça va ensemble, dès qu'on admet que quelque chose n'obéit plus au principe de contradiction, ça veut dire qu'on sort du temps, ce qui veut dire que **la question de la temporalité doit émaner d'une certaine façon du passage du non principe de contradiction au principe de contradiction**. Mais je vous ai promis qu'un jour je vous parlerai de ça, l'espace et le temps chez Peirce, parce qu'il y a vraiment des choses bien intéressantes là-dessus. Est-ce que vous me suivez ou bien est-ce que vous êtes complètement largués, et ce que je raconte est en pure perte ? C'est possible, vous avez le droit... ça va ? On voit bien qu'on fait appel à un sujet différent. Entre le sujet qui n'est pas soumis au principe du tiers exclu et le sujet qui n'est pas soumis au principe de contradiction il y a des différences abyssales. L'un s'évade d'un certain nombre de choses, on lui fout la paix à propos de tout un tas de points de vue prédicatifs, mais l'autre, le sujet qui n'est pas soumis au principe de contradiction, il peut très bien recevoir tous les prédicats possibles et leurs contraires. Voilà, ça, c'est vraiment quelque chose d'important parce que de quoi parle-t-on quand on parle du sujet ? Lequel choisissez-vous ? et je ne rajoute pas là encore le sujet existentiel tel qu'il est postulé dans la logique traditionnelle, c'est-à-dire obéissant à tous les principes, le sujet classique. Alors, pour avancer un petit peu peut-être ... Oui ?

Jérôme Massonet : Juste pour revenir sur la question... tu as dit que sobre est anglais et qu'il faut dire à jeun...

M. B. : Oui, en anglais on dit *sober*. Maintenant que je fais de l'anglais tous les lundis matin de 7 h à 7h et demie je peux être très ferme là-dessus ! Sober, c'est 'à jeun', c'est un faux ami, ça ne se traduit pas par sobre, parce que la sobriété est un état continu. Quelqu'un qui est sobre, c'est quelqu'un qui n'a pas bu depuis longtemps, depuis un certain temps, tandis que à jeun ça veut dire qu'actuellement il n'a pas bu.

J. M. : Mais à jeun, ça veut dire qu'il n'a pas mangé...

M. B. : Ah oui, aussi. Mais pour quelqu'un qui n'a pas bu, on dit qu'il est à jeun... Quand on oppose ça à 'saoul', on comprend tout de suite.

O. F. : Mais l'alcool est un aliment...

J. M. : Je ne sais pas, mais enfin dans mon langage de trois cents mots de vocabulaire, soit quelqu'un est saoul, soit il est sobre...

M. B. : ... tu l'opposerais à saoul ?

J. M. : Ah oui, sobre, saoul ? Mais les policiers demandent : « vous êtes sobres ? »

O. F. : Ils te demandent si tu es à jeun...

M. B. : Je vais te dire pourquoi je suis sensible à ça. Moi-même, quand j'ai traduit *sober* chez Peirce, je me suis trompé, et je l'ai traduit par sobre. Là je m'excuse auprès des malheureux qui ont lu cette traduction, en fait j'aurais dû dire « à jeun ». J'en étais où ?

F. F. : Tu ne rajoutes pas le sujet existentiel.

M. B. : Voilà. Pour les généraux j'avais pris une grande classe d'entre eux, les concepts. Je ne sais pas si tous les généraux sont comme ça, et sans doute je donne une extension au terme concept qui est trop grande. En principe les philosophes sont beaucoup plus sévères que ça, il y a les concepts, il y a les conceptions, mais je ne fais pas trop de différences. Alors, pourrait-on trouver une classe qui corresponde à ces sujets qui n'obéissent pas au principe de contradiction ? Il faut explorer ça. Représentez-vous une pièce avec deux portes, vous êtes dans la pièce, et vous voulez sortir ; quand vous sortez, vous sortez par l'une **ou** par l'autre, vous ne pouvez pas sortir par les deux à la fois, imaginez-les sur deux murs opposés, comme ça ce sera encore plus clair. Maintenant si on vous pose la question « par quelle porte pouvez-vous sortir ? », vous pouvez dire « je peux sortir par les deux portes ». Or ces deux portes sont deux états contradictoires de l'univers des existants. Alors, ça donne une idée, est-ce que finalement cette grande classe de choses qui ne sont pas sujettes au principe de contradiction n'est pas la classe des choses possibles ? Autrement dit **le possible n'est pas soumis au principe de contradiction**. Si vous réfléchissez, si je dis que quelque chose est possible, que A est possible, cela signifie que non-A l'est aussi, sinon je dirais que A est certain. Le possible implique toujours d'une certaine façon que l'autre soit aussi possible, que le contraire soit aussi possible, sinon ce n'est pas une vraie possibilité. Vous pouvez considérer tout objet possible du monde et vous pourrez dire que cet objet n'est pas soumis au principe de contradiction. Ça fait beaucoup, ça ! On peut s'amuser là-dessus, parce qu'évidemment il y a différents types de possibilité, il faudrait que je vous développe ça, un jour, la possibilité objective et la possibilité subjective. La possibilité objective, c'est « il est possible que demain il fasse beau », cette possibilité-là est du genre objectif, parce qu'en fait c'est quelque chose qui ne dépend pas de moi, ce n'est pas moi qui fait la pluie et le beau temps, n'est-ce pas ? D'ailleurs on soupçonne que faire la pluie et le beau temps doit avoir quelque lien avec cette histoire, le maître du possible objectif, ce serait quelque chose ! Docteur, est-il possible que je guérisse ? Oui, c'est possible, ce qui veut dire que, quand même... C'est peut-être pour rassurer, autrement dit faire admettre des choses contraires, par exemple quand on annonce une grave maladie là, est-ce que la guérison est possible ? Si le type répond oui, cette possibilité même permet de préserver la contradiction, c'est-à-dire que la personne...

Martine Pascal : Elle la sous-entend...

M. B. : Hein ?

M. P. : Elle la sous-entend...

M. B. : Voilà, elle la sous-entend, c'est-à-dire qu'on peut rêver, mais on est autorisé parce qu'on a eu un 'il est possible que', qui a l'air positif, mais il y a le négatif, l'autre, qui se cache, c'est d'ailleurs même pour ça que les réponses comme celle-là, qui ne sont pas oui, qui laissent planer le doute, permettent de s'accrocher à une illusion, mais une illusion pour la conscience, par pour les sentiments profonds de l'être qui éprouve le sentiement du contraire.

J. M. : Dans les films, souvent, les médecins donnent un pourcentage de chance de guérir...

M. B. : Voilà, oui, ben oui...

J. M. : Ils quantifient un petit peu ce possible...

M. B. : Oui, mais au bout du compte, ils ne te disent pas dans quelle partie du pourcentage tu seras. C'est ce que je raconte souvent, la discussion que j'avais trouvée épatante entre Edwige Richer et François Cohadon, qui n'étaient pas d'accord parce que François Cohadon avait dit à une famille que leur fille allait rester végétative, — ah, tu ne l'a pas encore rencontré Cohadon...

Florence Fabre : Non...

M. B. : Peut-être la prochaine fois. Les parents sont partis complètement effondrés. Edwige, qui suivait les parents, — c'était un moment où elle était en vacances, — revient de vacances et voit les parents complètement déprimés : « qu'est-ce qu'il vous a dit ? » Il nous a dit que la

petite allait rester végétative. Qu'est-ce qu'il en sait ? Alors bon, les parents se sont un peu requinqués de savoir qu'une autre autorité avait dit des choses qui étaient plus agréables à entendre. Et, sortant de là, discussion entre Edwige et Cohadon, « mais enfin tu sais très bien qu'il y a 99% de chances que cette petite reste végétative », à quoi Edwige répond « elle est peut-être dans le 1% ». Ce n'est pas facile à assumer, ça...

F. F. : Ça me fait penser à l'histoire du disque dur de l'ordinateur...

M. B. : Qu'est-ce que c'était ?

F. F. : Quand les parents parlaient d'une fille en disant que le médecin avait dit que c'était comme le disque dur de l'ordinateur, et qu'il était foutu...

M. B. : Évidemment Cohadon est loin de pouvoir dire des choses comme ça ! Cette petite que j'ai vue pendant des années à Château Rauzé, s'en est très bien sorti, elle est même venue travailler un temps à Château Rauzé, et pendant le temps où elle travaillait et où elle faisait donc un stage à Château Rauzé pour ses études, quand même c'est pas rien le 1%, il y avait une grande réunion d'auto-formation, où chaque équipe apprend aux autres ce qu'elle fait, comment elle travaille, ce qu'elle pense de son travail, c'est très intéressant. Ce jour-là il y avait Cohadon, et elle est allée l'engueuler ! Vous voyez cette affaire de statistiques ne change rien au statut du possible, l'introduction de la probabilité est une introduction certes importante, mais vous savez quand même d'où vient la grande question de la probabilité, elle vient des assureurs. Les assureurs ont besoin de chiffres fiables, de pourcentages, de manière à calculer ce qu'ils vont pouvoir gagner, c'est un énorme travail, et le sens profond on le trouve là ! Mais les probabilités ont partie liée avec le possible. Donc, ça, c'est le possible objectif. Il y a le possible subjectif, qui est lui dans une autre dimension, vous allez voir tout de suite ce que ça veut dire, c'est par exemple « est-ce que demain tu iras à la plage ? » et là, rien ne peut permettre de probabiliser. Le possible subjectif, lui, n'est pas probabilisable, même si, évidemment, on peut noter des tendances lourdes chez les individus, et savoir qu'ils sont pris dans un certain nombre de réseaux de nécessités intérieures qu'on peut arriver à décrypter un petit peu, on sait qu'il y a des gens qui, dès que le soleil apparaît, se jettent dans l'eau, bon, ça arrive, mais il paraît que tu en fais partie...

F. F. : Oui...

M. B. : Donc, tu vois, c'est probabilisable là, mais enfin quand même, dans l'ensemble ça appartient à un domaine autre que celui du domaine de la possibilité objective. Mais il n'empêche que dans les deux cas nous sommes dans la possibilité, et même donc on peut dire que la possibilité objective reste vague. Vague, c'est intéressant parce que ça veut dire vide, un terrain vague, c'est un terrain vide. Vous voyez, ça vient naturellement dans ce que je vous raconte, ce sont des trucs que j'ai parcourus de multiples fois, ce qui fait que je m'avance sans même me souvenir de ce que j'ai déjà raconté là-dessus ; de temps en temps ça me vient quand je dis certains mots. Tout ça pour vous dire que, autant nous avons été naturellement attirés sur le champ du 'tout' pour le général, autant cette fois-ci pour le vague nous sommes attirés sur quel champ ? Eh bien, regardez, vous avez ça dans l'expression ! Pour le général rappelez-vous, la formule en gros, c'est **tout** est soit A soit non A, ça c'était l'énoncé du principe. L'énoncé du principe du vague, c'est **rien** n'est à la fois A et non A, et on peut dire que sans doute le vague, et le nom même le montre, vide, a quelque chose à voir avec le **rien**. En anglais peircien, pour dire que rien n'est à la fois A et non A on dit « nothing is altogether A and non A », 'nothing is', nous disons 'rien n'est', on met la cette foutue négation, ce qui est dommage, parce qu'on voit bien que dans l'anglais on est en prise directe avec le rien, et on le qualifie, rien est à la fois A et non A, tandis que nous rien n'est à la fois A et non A attire l'attention sur les objets...

Public : ... 'nothing' ça veut dire pas chose, pas objet, la traduction littérale...

M. B. : Nous sommes d'accord, mais je veux dire que comme mot signifiant 'rien', il est directement le sujet de la proposition, d'une proposition affirmative, alors qu'en français

'rien' est sujet d'une proposition négative, donc ce n'est pas pareil. Évidemment, 'rien' vient de 'res' en latin qui veut dire 'la chose', ce qui pose des tas de problèmes. En catalan on dit 'pas res', qui veut dire 'rien', 'pas de chose,' bon, c'est plus astucieux, mais le 'pas' est tombé en français, et ne reste plus que le res... Oui ?

Nicole Cuesta : Il n'y est pas toujours le 'pas' je crois en catalan d'ailleurs...

M. B. : « Que som fet ? » « Res », ou bien « que som fet ? » « Pas res », on dit les deux, il n'empêche qu'on dit aussi 'pas res', officiellement c'est ça.

Public : 'Pas res', ça ne fait pas rien du tout ?

M. B. : Ça fait rien du tout, 'pas res', oui. Donc, vous voyez, il me semble que là on entre dans un autre univers qui est l'univers du rien, ce qui, compte tenu de ce que je vous ai dit précédemment, semblerait nous indiquer qu'au fond le possible, c'est 'rien', ce qui peut paraître paradoxal... Bon, il faut que je précise là, toujours pour l'anglais. 'Thing' est un mot très intéressant, parce qu'en fait on le trouve dans les sagas islandaises. Vous connaissez les sagas islandaises ? Il y a une Pléiade là-dessus, ça vaut le coup, il y en a beaucoup, c'est énorme, et dans les sagas islandaises, vous savez ce que c'est que la Thing ? la chose, eh bien, c'est l'assemblée des anciens, c'est-à-dire que la chose au fond c'est d'origine de la communauté sociale, de ce qui définit... la chose ! Puisque je fais des associations autour de tous ces mots, un jour j'avais écouté un bibliste très fort, très astucieux, qui posait des tas de questions, enfin deux questions intéressantes sur la bible, l'une c'est le fait que si Moïse a écrit le Pentateuque, comment se fait-il qu'il y soit question de sa mort ? ce qui est une bonne question, et une autre qui renvoie toujours à l'origine, pourquoi la première lettre de la bible, c'est Beth et pas Aleph ? puisque la Bible commence par *Béréchit*, qui veut dire 'au commencement', et quand on dit 'au commencement' on est obligé de mettre quelque chose en amont, toujours, et finalement le Aleph était la communauté, au départ il y avait une communauté pour qu'il puisse y avoir une bible, pour que ça puisse commencer, et pour lui, Aleph, c'était la communauté. C'est intéressant, parce qu'il me semble qu'on est dans ces zones-là, ces zones un peu bizarres, parce que dès qu'on touche aux questions du possible il faut savoir qu'on est dans un univers un peu complexe. Mais en même temps c'est un univers qui est très intéressant pour nous parce que c'est sans doute l'univers même de l'inconscient, cet univers du possible. Vous voyez, il y a toujours cette idée de communauté, cette idée qui est la chose, qui est la chose avant qu'on puisse parler, commencer à parler, il faut qu'il y ait la chose. De même que l'assemblée des sages forme la chose.

Alors, le possible, c'est un état dans lequel le rien est prévalent. On pourrait dire que si le général, c'est la logique du **tout**, le vague, c'est la logique du **rien**. On pourrait dire encore que si le général, c'est la logique du conscient, puisqu'on pense en concepts, eh bien, le vague, c'est la logique de l'inconscient, pour faire des pseudo symétries, parce que ce n'est pas vraiment symétrique tout ça. Alors...

M. P. : Ça m'évoquait un peu tout ce que tu dis la position du zéro dans la numération...

M. B. : Voilà, et on voit bien que la position du hors temps est une position fondamentale. On peut peut-être encore avancer un petit peu cette fois-ci sur quelque chose qui est... Au fond le général, si je reprends ça, couvre deux champs, le champ de l'universel, « l'homme est mortel », phrase universelle, nul n'y échappe, dès que quelqu'un peut être dit homme alors il doit être dit mortel ; vous savez que c'est le nom même de la proposition universelle tel qu'il est donné par Aristote, qui appelait ça le *dictum de omni*, ce qui peut être dit du tout. Attention, ce n'est plus tout à fait le général, c'est une des formes du général mais ce n'est plus tout à fait le général, l'universel c'est tout homme est mortel, ce qui peut être dit du tout, et ça veut dire, je reprends, si vous pouvez dire d'untel qu'il est un homme alors vous devez dire de ce tel qu'il est mortel, voilà, ça c'est le point nodal. Mais le général couvre aussi autre chose d'un peu paradoxal, il couvre les propositions particulières. Par exemple on peut dire quelques hommes ne sont pas chauves, ça c'est une proposition dite particulière. Alors, la

proposition particulière diffère très peu (et beaucoup, suivant le point de vue) de la proposition générale, la grande différence entre les deux, c'est la différence suivante, c'est que la proposition universelle ne m'assure aucunement de l'existence d'un sujet. Regardez bien, si je dis tout martien est vert, c'est bien connu, ça, je n'invente pas, tout martien est vert, est-ce que ça implique l'existence de martiens ? et pourtant c'est vrai, tout martien est vert. Vous êtes d'accord avec ça ?

Public : ...

M. B. : Vous êtes obligés d'être d'accord, ce n'est pas compliqué... parce que vous savez comment on peut nier une proposition comme celle là ... comment je peux nier tout homme est mortel ?

J. M. : En trouvant un homme immortel.

M. B. : Ça veut dire qu'il y a un homme, qu'il existe quelqu'un qui peut être qualifié d'homme, mais qui ne peut pas être qualifié de mortel, c'est le seul moyen de nier la proposition, après tout le reste va, tout le reste suit. Donc, tout martien est vert, tout ce qui peut être qualifié de martien sera nécessairement vert. Alors, maintenant trouvez-moi un martien qui ne soit pas vert, et là vous pourrez dire ah ben, non, tu racontes n'importe quoi. Ça ce sont les propositions universelles, attention, alors la proposition universelle n'implique pas l'existence de son sujet, c'est très important...

O. F. : Si je dessine un martien et que je le peins en bleu...

M. B. : Non, un martien, je ne parle pas d'un dessin de martien...

O. F. : C'est une création...

M. B. : Sauf si on admet qu'un dessin de martien est un martien, mais dans ce cas il faut le dire clairement. En principe, les martiens sont les habitants de mars. Très vite d'ailleurs on va être confrontés à ça, vous avez vu on prépare tout ça, enfin moi je serai mort, en cinquante et quelques, certains d'entre vous seront vivants, quelques uns ici seront vivants, proposition particulière, en cinquante et quelques il y aura des martiens, je suppose qu'ils vont les habiller en vert pour ne pas faire mentir la fameuse proposition, ce qui serait bien embêtant. Enfin je crois savoir pourquoi les martiens sont verts, c'est peut-être à cause du phénomène de la persistance rétinienne inverse, vous fixez un objet rouge, vous fermez les yeux et vous le voyez vert, la couleur complémentaire, c'est classique ça. Or mars, c'est la planète rouge, et quand on ferme les yeux et qu'on pense aux martiens, ils sont verts, c'est mon hypothèse, chacun fait ce qu'il veut, on peut s'amuser avec ça, bon... (rires) La proposition particulière par contre implique, elle, l'existence de ses sujets, alors regardez bien, si je dis quelque homme est chauve, quelques hommes sont chauves, eh bien, il faut que je les montre, sinon ça ne marche pas...

O. F. : C'est un peu tiré par les cheveux...

M. B. : Ce serait tiré par les cheveux, je pourrais encore dire quelques hommes sont chauves ! Vous voyez donc que le général couvre ces deux champs, à la fois le champ de l'universel et le champ du particulier, voilà. Par contre le vague, lui, n'a rien à voir avec le phénomène de l'existence directe. Parce que justement, comme tu le faisais remarquer, on peut faire des probabilités, et quand on peut faire des probabilités c'est sur un phénomène tout à fait réel. Le possible est plus vaste, il couvre des mondes qui peuvent être imaginaires, etc. Dans une proposition est-ce qu'on pourrait trouver quelque chose qui permette de définir le statut de quelque chose de vague ? Alors là il faut faire un petit passage par la sémiose : comment est-on, en tant qu'interprète/interprétant, déterminé par ces propositions ? Si je dis « tout homme est mortel », vous me dites lequel ? Vous me répondez : prenez celui que vous voulez. Autrement dit l'interprète est libre de choisir le sujet qu'il veut. Si je vous dis « quelques hommes sont chauves », alors si je vous demande lequel je dois choisir, je vous répond qu'il y en a certains, à prendre dans une certaine série, dans un certain groupe, c'est une contrainte un peu plus forte cette fois-ci puisqu'on n'a pas 'n'importe lequel' à notre disposition, on a du

particulier. Maintenant quelle est la situation du vague ? « Quelqu'un est venu chez moi cet après-midi », vous êtes contraints par la question même, enfin par le signe lui même, totalement contraints, à partir de là vous allez devoir rentrer dans un système de questions réponses pour essayer petit à petit de délimiter des contours de icelui ou icelle qui est venu cet après-midi chez moi. Vous voyez, quelqu'un est venu chez moi, bien sûr, formellement c'est une proposition particulière mais réellement, en situation c'est une proposition vague, elle est vague parce que au bout du compte cette personne a priori, telle qu'elle est présentée là dedans le seul prédicat que j'ai à son sujet qui ne soit pas contradictoire, c'est qu'elle est venue chez moi cet après-midi, mais après, tout le reste est totalement ouvert, tout est possible, et ce possible ne pourra être réduit que par un dialogue a priori infini. Si je voulais mener jusqu'au bout l'enquête par les prédicats, par la qualification, eh bien, je serais obligé de la mener pendant un temps infini, je devrais faire défiler une infinité de prédicats. Par exemple je vais poser des questions est-ce qu'elle était chauve ou pas ? est-ce que cette personne était blonde ou brune ? est-ce que cette personne était ceci ou cela ? Et là chaque fois je ferai apparaître des couples de prédicats contradictoires et la personne telle que, comme interprétant, je la vois est une personne contradictoire, dans un premier temps elle n'est pratiquement rien sinon suspendue à un seul prédicat, elle est venue chez moi cet après-midi, et tout le reste est à construire, et à construire dans le dialogue, c'est-à-dire que nous sommes dans une position strictement contraire à la proposition du général. Le général nous laissait une paix royale, l'interprète était tranquille, il pouvait faire ce qu'il voulait, il pouvait choisir qui il voulait, tandis que là non. Là, on est obligé d'essayer de définir par des prédicats et de façon sans doute infinie. Alors on va dire que le sujet d'une proposition vague, et c'est là le point que je vous demande de retenir, le sujet d'une proposition vague est un singulier. Et, dans ce sens-là, un singulier est incalculable. Le singulier, c'est ce qui échappe à tout calcul, c'est l'incalculable, il s'impose en déjouant les nécessités. C'est intéressant, Freud, vous savez ce type dont parle Onfray, Freud dans ses débuts disait que la première chose dont il fallait se débarrasser dans le travail analytique, c'était de la politesse. Il disait « oubliez toutes les règles en usage dans la société », c'est quand même intéressant, ça veut dire « ne soyez pas précontraints par un certain nombre de choses, ne croyez pas que vous savez déjà ce que va dire le type, ni que, quand il va lever le pied, vous avez déjà vu sa semelle », non, ce n'est pas possible comme ça ! Il dit même que dans chaque séance il faut tout oublier pour chaque fois avoir quelque chose de nouveau... laisser sa chance au nouveau et à l'incalculable. On est loin des comportementalistes, ça n'a rien à voir mais enfin il n'y a pas qu'eux, il y a des orthos, o-r-t-h-o, des types qui sont pour l'ortho, il faut qu'à un moment donné ce soit ortho, que ça soit bien cadré, qu'on sache, etc.

M. P. : On est tous comme ça quand même ...

M. B. : Mais oui, bien sûr...

M. P. : C'est un effort considérable que de laisser tomber ça...

M. B. : Ben oui, et c'est pour ça que je fais tous ces blablas, pour qu'on se nettoie tous ensemble, moi y compris, la tête, je m'en persuade à chaque fois que je parle, mais enfin tu t'es vu, là en dénonçant ce que je dénonce, en dénonçant l'ortho, parce qu'on a une tendance à l'ortho qui est atroce. Donc voilà, il me semble qu'il y a dans la question du singulier un lien très étroit avec le vague, ça fait longtemps que je le dis, c'est pas nouveau, je le raconte depuis très longtemps, mais jamais je n'avais pu le voir avec autant de clarté à partir justement de ce que Peirce met en œuvre lorsqu'il fait la différence entre le vague et le général. En fait dans le général il inclut l'universel et le particulier mais il ne dit pas ce qu'il fait du vague, alors dans le vague il met le rien, il a raison, bien sûr, mais justement, le sujet, c'est rien, et comme le zéro le sujet, c'est rien, mais pas n'importe où. Oh, je m'arrête là...

M. P. : ...

M. B. : Ah, je ne me ferai pas engueuler cette fois-ci...

M. P. : Non.

M. B. : (rires) eh oui mais tu comprends, la dernière fois... alors moi je suis obéissant tu sais, on m'engueule, j'écoute...